

ANTOINE LAURAIN

AILLEURS SI J'Y SUIS

roman

www.lepassage-editions.fr



LE PASSAGE

Sic · luceat · lux

Couverture : Julien Levy

© Le Passage Paris-New York Editions, 2007

I

L'HOMME QUI AIMAIT LES OBJETS

Situé au bout d'un champ, il ne possède pas de fenêtres et le système d'éclairage électrique est hors d'usage. C'est un hangar en tôle d'une centaine de mètres carrés, les plaques de métal chauffent sous le soleil chaque été et la température y est à peine supportable. On pourrait brancher une lampe torche de type « baladeuse » à une prise de courant pour éclairer l'intérieur, mais je préfère les cierges.

J'allume un à un la vingtaine que j'ai disposés dans un ordre aléatoire. Après cela je fume une cigarette et me verse un verre de whisky, c'est un rituel. J'ai caché, derrière un bidon d'huile industrielle, un excellent Bowmore encore jeune. Il renferme, comme tous les grands whiskies, ce goût de cuir et de tourbe ainsi que la clarté d'un bouillon de poule, à l'inverse des écœurants bourbons couleur d'ambre. Je me le sers dans une timbale en argent d'époque Louis XV. Posée sur le vieil établi de bois, elle m'attend à chacun de mes passages.

Les grandes plaques de tôle des murs n'ont jamais été peintes, mais elles ont rouillé avec patience jusqu'à prendre cette teinte si particulière que les artistes nomment « terre de Sienne brûlée ». Un brun si soutenu qu'il en devient presque rouge.

Je viens là, une à deux fois par mois, j'y reste pendant deux bonnes heures à contempler mes collections, comme je le faisais dans mon bureau autrefois. Tabatières d'or ou d'écaille, clefs en fer forgé relevées de dauphins ou de chimères, boules presse-papiers translucides qui enferment à jamais figées leurs pastilles multicolores, flacons de sel taillés dans ce cristal jaune aux reflets fluorescents que l'on nomme ouraline, vierges en ivoire de Dieppe et gobelets de vermeil haute époque, tant d'autres encore. Ils sont disposés sur une ancienne table d'atelier, j'y ai aussi posé une vieille étagère à plusieurs compartiments. Dans chacune des cases j'ai également placé des objets, il y en a vingt-quatre. On dirait un peu ces calendriers de l'avent que j'ouvrais lorsque j'étais enfant. Derrière chaque jour, il y avait un petit compartiment qui contenait une surprise en plastique. De jour en jour, de surprise en surprise, on arrivait jusqu'à Noël, le grand soir des cadeaux.

Tous les cadeaux que je me suis faits à moi-même durant ma vie de collectionneur sont réunis ici. C'est mon cabinet de curiosités, caché au regard des autres comme

doivent l'être ces pièces secrètes remplies d'objets fabuleux, jalousement gardés par leur seul maître. C'est le plus curieux des cabinets de curiosités, situé au bout d'un champ agricole. En pleine Bourgogne, là où même les téléphones portables ne sonnent pas.

La chaleur de l'été est étouffante et les bottes de paille entreposées jusqu'au toit du hangar, depuis des décennies, sont tellement sèches qu'elles pourraient prendre feu d'un instant à l'autre, par combustion spontanée. En haut à droite, posé sur des sacs d'engrais périmés, il y a mon portrait, avec son blason. Aujourd'hui il me semble entrevoir ce qui s'est réellement passé avec ce tableau.

Maintenant je m'assois sur la petite chaise en rotin, je bois la première gorgée de whisky puis j'énonce ma question rituelle à voix haute, cela me fait sourire à chaque fois :

– Pierre-François Chaumont, es-tu là ? Un coup, oui, deux coups, non.

Alors je pose sèchement ma timbale d'argent sur l'établi, le choc du métal produit la réponse.

Tout a commencé il y a un peu plus d'un an. Loin de la Bourgogne, à Paris.

Nous étions dans les derniers jours du printemps et depuis quelques semaines, je tentais un timide débordement vers le salon. Mes merveilleuses collections avaient été d'année en année exilées par mon épouse vers une seule pièce de l'appartement. Baptisée « bureau », c'est là que j'entreposais tous mes trésors. Franchissant les lignes ennemies, j'avais à nouveau disposé quelques boules presse-papiers de Saint-Louis sur la table basse. Peu de temps avant, un accident dramatique avait provoqué la chute d'une composition de baccarat, elle s'était brisée net sur l'arête d'un mortier en bronze. Les deux mille euros de la boule étaient partis en fumée. Cet aspect financier avait incité Charlotte à consentir un territoire de sûreté pour les autres boules. Nous avons négocié la table basse.

Le lendemain, j'avais rapporté ma paire de vases Gallé lie-de-vin, dite « papillons de nuit », la disposant de

chaque côté de la cheminée sous le regard désapprobateur de ma femme.

– Si on les pète, il y en a pour cent mille balles, avais-je annoncé, parant toute réflexion désobligeante et me replaçant dans l'époque des francs pour que le montant, déjà exagéré, l'impressionne encore plus.

L'argument financier avait porté, et je m'étais demandé si je n'allais pas relever la valeur de certains objets afin de les remettre dans le salon.

Il y avait quelque temps que je n'étais allé à la salle Drouot lever la main aux enchères. La vente procure une ivresse qu'aucun alcool ne peut donner et, contrairement au casino, lorsque vous perdez vous avez la sensation d'avoir malgré tout un peu gagné : l'argent que vous aviez prévu pour l'objet qui vient de vous échapper réintègre comme par magie votre compte en banque, puisque inconsciemment vous l'aviez déjà dépensé. On éprouve alors la sensation de ressortir de l'hôtel des ventes plus riche qu'en y entrant. À ce sujet, il m'arrivait parfois de jouer avec une idée : me faire interdire de salle Drouot, comme certains joueurs le demandent pour les casinos. J'imaginai un physionomiste grand et fort, habillé à la manière des portiers de palace, il aurait laissé passer tous les curieux avant de lever le bras vers moi.

– Maître Chaumont, aurait-il dit d'un ton poli mais ferme.

– *Sorry, I think it's a mistake, my name is Smith, Mister Smith...* aurais-je répondu, derrière mes lunettes noires et mon cache-nez.

– Cela ne prend pas maître Chaumont, on vous a reconnu, circulez.

Quelques heures plus tard je serais revenu les cheveux teints en blond. À peine me serais-je approché que l'homme aurait secoué la tête en fermant les yeux. Jamais plus je n'aurais franchi l'entrée de la salle des ventes.

Je passais depuis quelques semaines tout mon temps sur la Durit BN-657. Pièce maîtresse dans l'évolution des moteurs de formule 1, ce petit objet portait en lui, selon son inventeur, les futurs Schumacher, Hakkinen ou Alonso. Deux écuries se disputaient la paternité de la Durit, chacune l'attribuant à son pôle de recherche et, une fois de plus, le cabinet Chaumont-Chevrier avait été appelé à la rescousse. L'enjeu financier n'étant pas négligeable, Chevrier avait momentanément abandonné une histoire de plagiat de logo assez courante pour venir en renfort sur la Durit.

Un midi, tandis qu'il prenait connaissance du dossier, je m'étais accordé une pause déjeuner comme je les aimais : une flânerie dans les salles d'exposition de Drouot. Le

cabinet était situé à cinquante mètres de l'hôtel des ventes, cet emplacement ayant été déterminant dans le choix des locaux. Après avoir rapidement avalé un sandwich et bu une limonade, j'étais entré dans le hall. J'avais visité d'un regard distrait une vente asiatique. Elle ne comportait qu'une seule estampe érotique où l'on pouvait voir une femme entretenir des rapports très intimes avec un poulpe géant. Peu porté sur la zoophilie et les céphalopodes j'avais passé mon chemin.

Le premier étage regorgeait de porcelaines et de commodes en bois de rose. Il y avait aussi une vente d'armes qui attirait les curieux et les spécialistes de la poudre et du silex. J'étais descendu au sous-sol. Les ventes du sous-sol sont toujours moins prisées que celles du premier et l'on m'a parlé de certaines personnes qui n'achètent qu'au sous-sol pour revendre quelques mois plus tard au premier, et qui en vivent.

J'avais déambulé dans une salle consacrée à l'exposition d'une vente de philatélie. Mon regard s'était perdu dans les plumes multicolores d'oiseaux tropicaux, les lacs d'Italie et les profils des sauveurs de patries diverses. N'ayant pas d'affection particulière pour les timbres, j'étais passé dans la salle voisine où la taxidermie était à l'honneur. Du colibri au zèbre, à peu près toute la faune y était représentée. Un tamanoir avait attiré mon attention, mais l'arrivée

du grand amateur de fourmis dans l'appartement aurait sûrement créé quelques dissonances dans mon couple. Et pourtant, j'aurais pu acheter l'intégralité des animaux empaillés et les disposer chez moi dans toutes les pièces, cela aurait eu des conséquences moins bouleversantes que ce qui allait arriver.

D'un pas résigné et les yeux las, j'entrai dans la salle huit. Armoires, buffets, consoles, miroirs s'entassaient jusqu'au plafond. L'ensemble sentait le mobilier de grenier, le débarras, sans style et sans valeur. J'avais vers le fond, passant en revue des objets de vitrines bon marché et quelques croûtes accrochées sur les murs, lorsque je le vis.

Soixante centimètres sur quarante. Un pastel du XVIII^e siècle dans son cadre d'époque. Un homme en peruque poudrée et en costume bleu. En haut à droite, un blason indéchiffrable. Pourtant, à cet instant, ce n'était pas le blason qui retenait mon attention, mais le visage. Pétrifié, je ne pouvais plus en détacher mon regard : ce visage, c'était le mien.

Ce portrait de moi exécuté deux siècles et demi plus tôt, et qui surgissait en ma quarante-sixième année, était en fait le point de bascule d'une accumulation commencée depuis longtemps. D'année en année, d'objet en objet, de bordereau en bordereau jusqu'à cette fin de matinée dans la salle huit de l'hôtel Drouot. C'était au tout début de ma vie de collectionneur qu'il fallait revenir, au premier achat. J'avais neuf ans et en bon avocat qui se respecte je nommerai ce moment de mon existence « l'affaire des gommes ».

Dans son sommeil, Arthur, le vieux basset artésien familial, décédait d'un infarctus foudroyant. Deux semaines plus tard ma mère achetait un chien identique, seule sa petite taille le différenciait momentanément du précédent. Je vis dans cette répétition une faute de goût ; véritable injure à la mémoire du premier chien. J'avais suggéré l'achat d'un doberman noir, pour faire variante

avec le basset artésien, allant même jusqu'à proposer un prénom : « Sorbonne », en hommage au chien qui accompagnait Jean Rochefort dans *Angélique, Marquise des Anges*, que je regardais avec passion durant les vacances de Pâques. Cette suggestion ne reçut aucun écho et mes parents poussèrent leur manque d'imagination chronique jusqu'à donner le même nom au nouveau chien.

À quelque temps de là, ma mère me traîna avec elle dans une de ces après-midi de courses dont elle avait le secret. Son repaire favori était le magasin Old England sur les Grands Boulevards. Enseigne luxueuse et surannée où elle s'obstinait à m'acheter des pantalons de flanelle grise et des blazers bleu marine. De là date certainement mon horreur du gris souris et du bleu sombre. Pour tout l'or du monde on ne pourrait aujourd'hui me forcer à porter une veste de ce bleu, et je préférerais me rendre au bureau en caleçon plutôt qu'en pantalon gris. À cette époque je ne rêvais que de jeans, mais la toile denim figurait encore à l'index du cours Hattemer. Après m'avoir mis au supplice, me revêtant de ces oripeaux de luxe qui avaient un bon demi-siècle de retard, ma mère poussa son parcours jusqu'aux grands magasins. Elle y essaya de nombreux tailleurs qui ne lui convenaient jamais. Nous descendîmes au rayon papeterie ; en ce début d'année scolaire, il fallait renouveler le contenu de ma trousse. Ma

mère m'acheta une gomme jaune, parfumée à la banane, sur laquelle était imprimée en couleur une tête de doberman qui tirait la langue. Sans doute quelques émules de Freud verront là un acte révélateur : ma mère m'achetait une gomme à l'effigie du chien que j'avais réclamé afin que j'efface de ma mémoire toute trace de ce désir insouvi. Moi, je n'y vis qu'une très jolie gomme parfumée. Un bel objet, que je n'avais pas du tout l'intention d'utiliser, mais bien au contraire de conserver. Le lendemain, en sortant des cours, je me mis à la recherche d'une seconde gomme parfumée à l'effigie d'un chien. Je trouvai dans une petite papeterie sur le chemin de l'école une gomme verte présentant une tête de husky. Celle-là était parfumée à la pomme.

Le soir même j'écrivis dans mon journal : « La collection commence à deux quand on cherche le troisième. »

Cette phrase allait être la clef de voûte de ma vie.

« L'oncle Edgar me fait honte », avait coutume de dire ma mère dans un soupir, désignant ainsi le frère de son père. Mon père, lui, ajoutait une phrase volontairement incompréhensible dont le seul mot intelligible était « folle ». Je mis de nombreuses années à comprendre pourquoi cet adjectif féminin psychiatrique était attribué à ce si sympathique oncle Edgar, que je ne voyais hélas qu'une ou deux fois par an.

– Toi, tu es beaucoup plus intelligent que tes parents, mon petit, m'avait dit un jour l'oncle Edgar sur le ton de la confidence.

J'étais resté avec lui dans le salon pendant que ma mère était partie chercher quelques friandises pour l'apéritif. Je me souviens d'avoir fixé les yeux bleu délavé de l'oncle Edgar qui frisait les soixante-quinze ans. Mon regard avait dérivé vers la joue parfaitement rasée et ce curieux teint nacré qui nappait tout son visage ; mon père n'avait pas ce

teint. J'avais approché ma main d'enfant du vieux visage et j'avais touché la joue de l'oncle. Sur le bout de mes doigts, une fine poudre couleur chair s'était déposée, luisante, semblable à celle que Céline, la bonne, se mettait devant le miroir de la cuisine.

Ma mère aussi devait utiliser du fond de teint mais jamais je ne l'avais vue se maquiller. Elle s'enfermait dans la salle de bains pour procéder à ce rituel qui pourtant fascine les hommes et les petits garçons qu'ils sont tous restés. Seule Céline me permettait de la regarder se poudrer et se faire les paupières.

Mes yeux étaient remontés vers ceux de l'oncle et j'avais vu, tout comme sous ceux de Céline, une fine ligne bleue qui relevait la couleur des iris. L'oncle m'avait observé avec douceur, un sourire complice et triste s'était dessiné sur son visage.

– Quand tu seras grand, tu comprendras, avait-il murmuré.

Ma mère était apparue avec une assiette de petits gâteaux secs et j'avais fermé le poing, frottant le plus discrètement possible mes doigts contre ma paume, afin d'effacer le secret de cet oncle qui se maquillait comme les jeunes filles.

*

L'oncle Edgar avait pour habitude de sortir de ses poches des objets tous plus étonnants les uns que les autres et d'en faire des descriptions fabuleuses. Cette voix caressante et précieuse, je l'ai retrouvée des années plus tard, au hasard de rediffusions de films français en noir et blanc sur le câble. Un second rôle possédait à s'y méprendre la silhouette, la voix et le genre de mon oncle : l'acteur Jean Tissier.

Me tendant les objets, sous le regard inquiet de mes parents, il me demandait de les regarder « avec intelligence et logique, mon garçon ». Pyrogènes, nécessaires de poche, miroirs pliants, éventails, poudriers, boîtes à douceurs, tabatières, tous révélaient à chaque fois un secret inattendu : système caché, double emploi, autre usage dissimulé qui émerveillait le jeune garçon que j'étais. J'avais à plusieurs reprises exprimé le souhait d'aller voir chez lui les collections de l'oncle Edgar ; ce désir se heurtait systématiquement à un refus parental catégorique.

Edgar-la-folle vivotait d'articles sur les ballets, il était célèbre pour une ode « aux graciles tendons des jeunes éphèbes en pointes ». Edgar-le-collectionneur écumait les puces et les salles des ventes depuis plus de cinquante ans.

Il appartenait à la branche pauvre de la famille et vidait son compte bancaire en chinos et gigolos divers. L'âge avançant, le compte s'épuisait.

La dernière fois que je rencontrai l'oncle Edgar, il avait regardé avec beaucoup d'attention ma collection de gommes, qui se montait à quatre-vingt-quinze et possédait de nombreuses variantes, avec désormais des voitures, des personnages, des végétaux. Ma gomme favorite représentait un haricot géant et sentait un parfum difficile à définir, qu'avec les années je baptiserais pourtant : fenouil sucré. Dans son manteau-cape noir qui ne le quittait jamais et du haut de son mètre quatre-vingt-dix, il m'avait dévisagé avec un extrême sérieux.

– Si tu dois devenir un vrai collectionneur, tu dois comprendre une chose : les objets, les vrais objets, avait-il insisté en pointant l'index en l'air, gardent en eux la mémoire de ceux qui les ont possédés.

Je l'avais regardé à mon tour, un peu en retrait et légèrement effrayé par cette déclaration solennelle.

– Tu comprends ? avait-il enchaîné.

J'avais acquiescé.

– Qu'est-ce que tu as compris ? avait souri l'oncle Edgar, en s'agenouillant pour se mettre à ma hauteur.

– S'ils sont anciens... avais-je murmuré.

– Continue, mon garçon... S'ils sont anciens...

– Ils gardent les âmes, avais-je prononcé à toute allure, sans quitter des yeux le regard bleu de mon oncle.

Celui-ci avait cessé de sourire et m'avait toisé avec le plus grand respect. Il avait hoché imperceptiblement la tête, ce que je pris pour de l'admiration et qui était encore plus que cela : de la reconnaissance.

Le lendemain, je revendis pour la somme exorbitante de 500 francs en espèces l'intégralité de ma collection de gommes. Marie-Amélie Clermont, huit ans, collectionneuse de gommes débutante, était tombée en arrêt, durant une récréation, devant les trésors que j'avais apportés dans mon cartable. Elle avait émis le souhait d'acquérir ma collection tout entière, j'avais refusé. Considérant désormais que les gommes étaient sans âme, puisque sans passé, n'ayant eu aucun propriétaire avant moi, j'avais changé d'avis et décidé de m'en séparer. La transaction eut lieu à l'heure du déjeuner. Marie-Amélie, de retour chez elle, prétextait une quête de l'abbé Picard pour les petits martyrs de l'Ouganda. Elle soutira à ses parents les 500 francs que j'avais exigés pour la vente. Doublant ainsi ma mise de départ, j'appris ce jour-là le sens des affaires ; j'avais huit ans et demi. À quatorze heures, au premier étage, avant le grand cours, la collection changeait de mains. Marie-Amélie se retrouvait à la tête de cent neuf gommes en ajoutant les quatorze de sa collection personnelle. Moi,

je serrais dans ma main moite le mythique Pascal, avant de le glisser dans la poche arrière de mon pantalon de flanelle grise.

Bien des années plus tard, je rencontrai Marie-Amélie dans un couloir du palais, elle y attendait le jugement d'un litige sur ses propriétés familiales de Noirmoutier. Immédiatement, je lui rappelai l'affaire des gommés.

Elle n'en avait aucun souvenir.

Durant mes années d'université, je consacrais une partie de mon budget d'étudiant à la chine. J'accumulais déjà de nombreuses pièces et j'en revendais certaines car, parfois, les objets perdent de leur pouvoir; celui-ci se délite avec les ans. Le compteur Geiger de l'affection, lorsqu'on le pointe sur telle ou telle pièce, ne réagit pas de même. Il grésillera toujours aussi fort pour ce bougeoir à dauphins du XVII^e siècle, et peinera à émettre un chuintement pour cette cuillère d'or aux armes de France, que l'on avait pourtant guettée de longs mois dans la vitrine de l'antiquaire. Il devient alors possible de se séparer de la cuillère sans regrets tandis que la vente du bougeoir restera un arrachement. Cette réévaluation affective et spontanée des objets m'est toujours demeurée des plus mystérieuses.

Doublant, triplant et quintuplant parfois ma mise de départ, cette particulière aptitude au commerce de l'art m'évitait les petits boulots parallèles qu'effectuaient